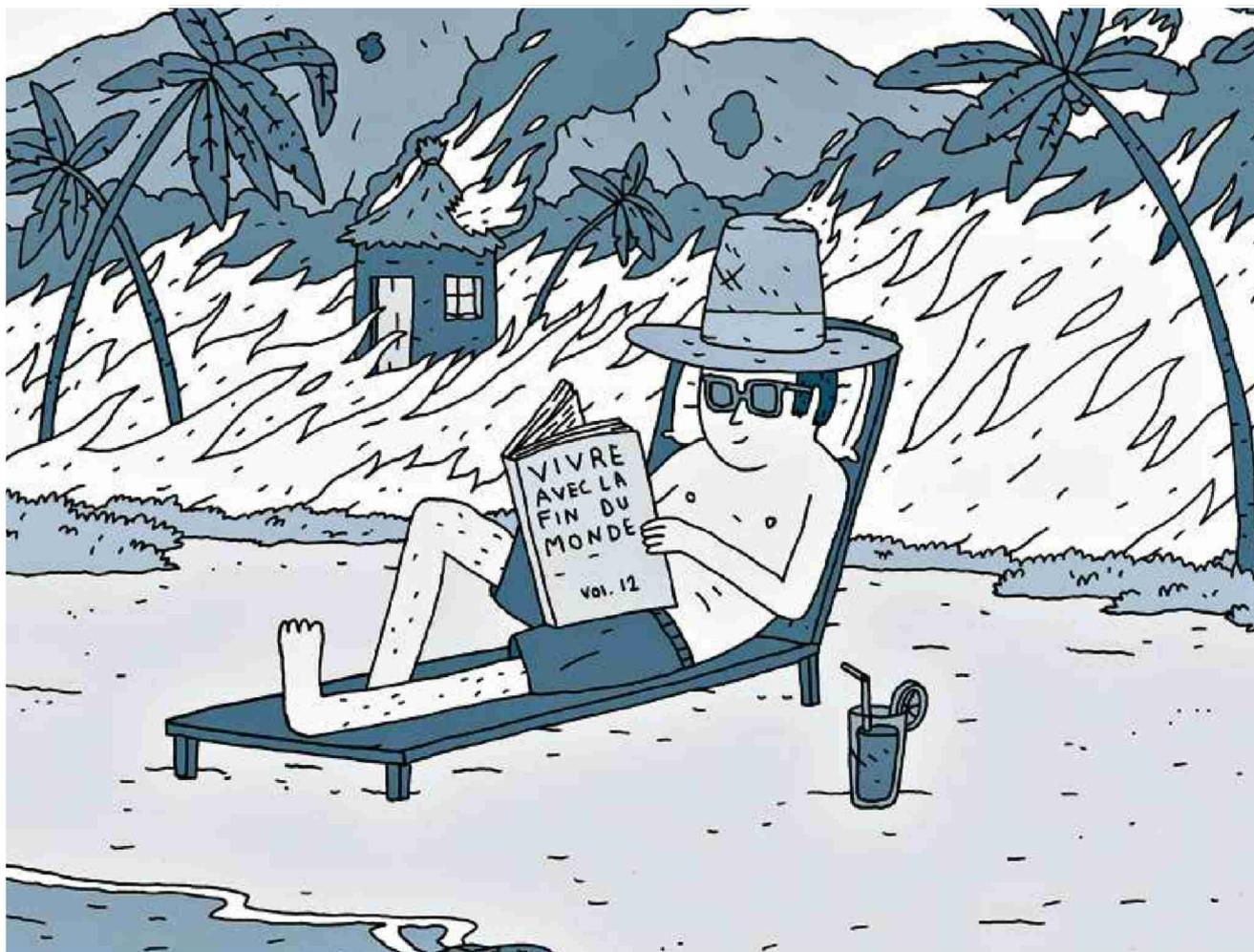




L'écoanxiété est-elle «un truc de jeunes»?



JEHAN KHODL POUR LE TEMPS



PSYCHOLOGIE Chiffres à l'appui, deux spécialistes débroussaillent l'idée selon laquelle les jeunes seraient plus angoissés que les adultes face au changement climatique. Une analyse qui invite à dépasser le «clash générationnel»

AGATHE SEPPEY

🐦 @AgatheSeppey

«Je me sens seule avec mon écoanxiété, les adultes ferment tout de suite les yeux.» Lors de notre séance de rédaction avec les jeunes Romand-es, l'inquiétude face au changement climatique était, pour certain-es, palpable. Touche-t-elle davantage les jeunes générations?

Combinaison «menace-impuissance»

Tout dépend de ce dont on parle, pose d'entrée Tobias Brosch, directeur du groupe de recherche en psychologie du développement durable à l'Université de Genève. Si l'on prend en considération la préoccupation des gens – *climate worry* –, les sondages indiquent que, indépendamment de l'âge des répondant-es, «une très grande partie de la population à travers le monde, entre la moitié et les deux tiers, est aujourd'hui inquiète, voire très inquiète», affirme le chercheur, citant la publication d'Anthony Leiserowitz et al. (2022), *International Public Opinion on Climate Change*. Même si, ajoute-t-il, les jeunes seraient encore plus soucieux que les autres. «La prise de conscience chez les adultes tend à s'accroître», observe par ailleurs Laelia Benoit, pédopsychiatre. La chercheuse mène à l'Université Yale une étude sur l'impact du changement climatique sur la santé mentale auprès d'enfants et d'adolescent-es aux États-Unis, au Brésil et en

France.

Or, l'écoanxiété peut aussi s'envisager sous le spectre de la psychologie clinique: on la mesure en regardant à quel point elle «empêche» une personne de vivre, donc de travailler normalement, de s'amuser, de s'endormir, etc. Selon une étude américaine (C.A. Ogunbode et al., 2022) à paraître dans *Journal of Environmental Psychology*, les premiers chiffres en la matière montrent que les jeunes sont effectivement plus affectés que les adultes. Dans une autre publication (C. Hickman, E. Marks et al., 2021) sortie dans *The Lancet Planetary Health*, on lit que 45% des 16-25 ans interrogé-es estiment que leurs émotions à propos du climat affectent leur quotidien ainsi que leur fonctionnement.

Conclusion: si l'inquiétude face au dérèglement climatique transcende les courbes d'âge, la réaction, elle, tend à être plus envahissante chez les jeunes. Comment l'expliquer? Le chercheur et la chercheuse sont équivoques: la jeunesse «compile» deux facteurs explosifs. «Les jeunes sont plus concernés par l'avenir car, mathématiquement, ils y vivront plus longtemps et sont donc plus exposés aux conséquences du changement climatique. Mais en même temps, ils ont beaucoup moins de contrôle que les adultes sur les actions à mener pour s'en prémunir», résume Tobias Brosch. La combinaison «menace-impuissance» allume alors la mèche de l'anxiété.

Les classes sociales en grille de lecture

Pour Laelia Benoit, une lecture systémique du phénomène est aussi primordiale: «Il faut considérer la jeunesse comme une minorité sociale.» La chercheuse

rappelle que, selon la définition sociologique du terme, il s'agit d'un groupe qui a moins de pouvoir et moins de revenus que les groupes dominants; il est aussi moins entendu et plus sujet à stigmatisation. Or, «des études montrent que les minorités sont plus inquiètes face au changement climatique parce qu'elles savent qu'elles seront les premières à en éponger les conséquences négatives, comme dans toutes les crises».

Sortir du «clash des générations» permettrait de saisir une réalité plus nuancée et de comprendre par exemple comment des seniors en viennent à participer à des actions militantes aux côtés d'adolescent-es. Laelia Benoit estime même que concentrer son attention sur une opposition générationnelle, c'est «se tromper de combat». La grille de lecture «classes sociales» fait bien plus sens. Pour la pédopsychiatre, «si on passe notre temps à se déchirer à cause de notre âge, on oublie que le problème réside dans le fait qu'un petit nombre de puissants polluent à l'extrême et n'ont aucun intérêt à ce que cela change».

Pour qu'un dialogue constructif puisse émerger entre les inquiet-es et les moins concerné-es, Tobias Brosch conseille alors de l'orienter sur «ce qu'on peut faire, ensemble, pour éviter le pire». ■



Suggéré
par Clara Büchi